

MULHOUSE SOUS LE SECOND EMPIRE

Visite guidée

10 juin 2018

Le Second Empire naît officiellement le 2 décembre 1852, après la ratification du plébiscite des 21 et 22 novembre 1852. Il prend fin le 4 septembre 1870, par la proclamation de la République après la défaite de Sedan le 1^{er} septembre et la reddition de Napoléon III. La déchéance officielle de Napoléon III intervient le 1^{er} mars 1871, le Traité de Francfort est signé le 10 mai 1871. La France cède à ce titre le Haut-Rhin, à l'exception du Territoire de Belfort, le Bas-Rhin, la plus grande partie de la Moselle, une partie de la Meurthe (Sarrebouurg et Château-Salins, les communes où se sont déroulées la bataille de Gravelotte – Saint-Privat, le « tombeau de la garde impériale prussienne ») et des Vosges (Schirmeck et Saales). Le Second Empire s'étend donc sur une période de près de 18 ans. Si l'on étend légèrement la période, pour la rendre homogène et compréhensible dans le contexte mulhousien, on pourra l'étendre de la crise du *Bäckfascht* du 26 juin 1847 au 30 septembre 1872, date limite de l'option de nationalité qui précède de peu l'inauguration du Nouveau Bassin et du Cimetière central. Ces deux événements urbanistiques initiés sous le Second Empire, marquent en effet une rupture nette dans l'évolution de la ville, comme les émeutes frumentaires de 1847 le seront en précipitant indirectement la décision de percer le canal de décharge des eaux d'inondation de l'Ill.

Mulhouse, ou plutôt Mülhausen (la ville change de nom par arrêté du Président du Conseil du 21 juillet 1848), compte environ 30 000 habitants en 1847. Il est difficile de donner un chiffre précis de la population, tant l'importance de la « population flottante » des ouvriers en quête d'emploi et oscillant entre les logements des villages environnants et les taudis de la ville est difficile à évaluer. En 1858, la population est d'environ 50 000 habitants. La construction des Cités ouvrières de la SOMCO connaît déjà ses premiers effets à compter de 1854, mais surtout le percement du canal de décharge des eaux d'inondation de l'Ill a permis de dégager d'énormes emprises foncières au Nord de la ville, ce qui permet le développement d'un nouvel axe industriel, le long de la rue Lavoisier, mais également de logements. En 1866, la population est estimée à 60 000 habitants, elle serait proche de 65 000 habitants peu avant la déclaration de guerre du 19 juillet 1870. Au plan social, si la bourgeoisie réformée garde la mainmise sur l'économie (industrie et commerce du coton) et la politique, elle perd dès les années 1830 la majorité au sein de la population au profit des « immigrés » catholiques, pour l'essentiel ouvriers issus des campagnes alsaciennes, suisses, badoises et autrichienne (Tyrol et Vorarlberg). En 1866, Mulhouse compte environ 15 000 protestants, presque tous réformés et issus de l'ancienne Ville République voire de Suisse, 45 000 catholiques et environ 2 000 israélites. En 1850, les artisans représentent 12% de la population, les ouvriers 38% (mais ils sont nombreux à venir travailler des campagnes tous les jours), les « bourgeois » souvent propriétaires fonciers 29%, les industriels et négociants 12%, les commerçants 8% et les professions libérales 1%. Rappelons également que le système électoral, jusqu'en 1848, était fondé sur la fortune. Pour être inscrit sur la liste électorale, il fallait être un homme, avoir plus de trente ans, résider en France depuis plus de dix ans, à partir de 1831 payer plus de 200 Francs d'impositions (cens, d'où le terme de suffrage censitaire) et 500 Francs pour être éligible (de 1814 à 1831, le cens était respectivement de 300 et 1 000 Francs). La Révolution de 1848 introduit le

suffrage universel masculin, non seulement conservé, mais allégé de certaines restrictions par le Second Empire.

Le fait religieux est déterminant à Mulhouse. Il le reste jusqu'à nos jours, sans que cela ne soit dit. Mais à l'époque, la tension s'exprime essentiellement à travers l'expression des clivages religieux. La Place de l'Hôtel de Ville en est le parfait exemple.

La Place est le symbole même du fonctionnement de la Ville-République ; ville marchande (la place est celle du marché), ville de foi (l'église est le cœur de la ville), ville de gouvernement oligarchique où les corporations font le droit, disent le droit et administrent (l'Hôtel de Ville voit siéger le Conseil, prononcer les sentences. C'est également là qu'est situé l'office du greffier-syndic, qui a la haute main sur l'administration municipale et la diplomatie). Le fait que la célébration du centenaire de la naissance de Johann Heinrich Lambert, en 1828, ait suivi le même protocole que lors de la prestation annuelle de serment sous l'Ancien Régime (*Schwörtag*) démontre assez l'attachement de l'ancienne bourgeoisie à son organisation sociale, politique et religieuse.

Suite à la construction de l'église catholique Saint Etienne (1855-1860), la communauté réformée se trouvait devant l'alternative de restaurer son lieu de culte historique, qui était vétuste et s'avérait étroit pour une communauté qui s'était développée, soit de le démolir pour le remplacer par un nouveau temple. C'est cette dernière option qui est retenue. La Place de l'Hôtel de Ville, avec le nouveau temple allemand (le culte réformé mulhousien était célébré en allemand, jusqu'à une date récente) devait symboliser la modernité de la ville, mais également montrer la puissance économique et sociale de la communauté protestante réformée dont étaient issus presque tous les industriels. Le dernier culte est donné à l'église réformée le 1^{er} novembre 1858, puis l'honorable édifice est soumis à l'ardeur des démolisseurs, à l'exception de la tour, qui sert de vigie aux sapeurs-pompiers jusqu'à l'achèvement de la nouvelle flèche en août 1868. Le premier culte est rendu au temple Saint Etienne le 1^{er} novembre 1866. Les trois édifices religieux construits sous la période, la Synagogue (1849), l'église Saint Etienne (1860) et le temple allemand (1866-1868) sont tous les trois dus à l'architecte voyer (municipal) Jean-Baptiste Schacre.

La démolition de l'ancienne église paroissiale, puis la construction du temple Saint Etienne, n'ont pas été sans conséquences pour le cœur de ville. Si le vieux Mulhouse n'a pas beaucoup évolué durant cette période, à l'exception notoire de l'angle de la rue des Bouchers, le chantier de la place de l'Hôtel de Ville a bouleversé celle-ci et ses abords, sans en améliorer l'accessibilité, le passage de l'Hôtel de Ville, qui traverse l'emplacement des anciens fossés et débouche sur la rue de la Sinne, n'avait en effet pas encore été percé. Afin de construire un édifice disposant de l'espace nécessaire pour accueillir les fidèles, objet premier du nouveau temple, J.-B. Schacre a été conduit à en inverser l'orientation. Alors que l'ancienne église réformée était bâtie d'Ouest en Est, dans la logique étymologique et théologique, le temple allemand est construit selon un axe Nord-Sud. De ce fait, l'espace à l'arrière du nouveau temple se trouvait insuffisant. Il a donc fallu faire démolir les maisons à l'arrière de la rue Mercière, dans l'ancienne rue de la Lanterne. A cette occasion, André Koechlin a acheté une belle maison patricienne du XVIII^{ème} siècle, qu'il a fait démonter et remonter pour son majordome, au 11, rue Kléber. Le *Hasenrain*, dont le pavillon de direction était l'ancienne demeure d'André Koechlin, se trouve au droit de la rue Kléber et son domestique se trouvait dès lors « à portée de la main ». C'est également à cette occasion que la colonne Lambert, érigée en

1828, a été déplacée en 1858 devant l'école de dessin, à l'emplacement du parking Roosevelt, non loin de la Caisse d'Épargne. De nouveau déplacée en 1912, dans le cadre de l'élargissement du boulevard Roosevelt, la colonne retrouvera à peu près sa place en 1992 suite à l'aménagement de la Place de l'Hôtel de Ville et de la Place Lambert.

Une des caractéristiques majeures du Second Empire est le développement du chemin de fer. Si Mulhouse, grâce à Nicolas Koechlin, a été l'un des précurseurs en matière de développement ferroviaire, et à son cousin André Koechlin dans le domaine de la construction de locomotives à vapeurs, l'élan du développement des voies ferrées initié sous la Monarchie de Juillet prend toute son ampleur dans les décennies 1850 – 1860.

Mulhouse est donc reliée par chemin de fer à Thann depuis 1839, à Strasbourg et à Bâle depuis 1841, à Belfort en 1857 et à Paris depuis 1858. La voie fluviale est encore plus ancienne, puisque la première liaison Mulhouse – Lyon *via* le canal du Rhône au Rhin - date de 1833.

L'ancien axe médiéval de la rue du Sauvage, portion incluse dans les remparts de la route de Bâle à Strasbourg, reprend à cette époque une nouvelle dimension. L'hôtel du Lion Rouge, qui devient l'hôtel Central, est construit en 1844. Il est précédé, vers 1838, par la construction de l'hôtel de Paris, dont le terrain à l'arrière est baigné par le fossé de la Sinne. Les deux grands hôtels, destinés essentiellement à la clientèle d'affaire, sont parfaitement situés. Ils sont à égale distance de la vieille ville, sur la rue du Sauvage, et du quartier d'affaires du Nouveau Quartier, lui-même dans l'axe de la station de chemin de fer et à proximité du Bassin, le port commercial de Mulhouse. Le fossé de la Sinne, dernier développement des canaux de défense et de drainage de l'ancienne Ville-République, constituait une entrave à l'urbanisation d'un secteur au contact immédiat avec le cœur de Mulhouse. Différentes démarches ont donc été entreprises pour coudre le tissu urbain. Les deux hôtels vont jouer un rôle déterminant, amorcé sous la Monarchie de Juillet et concrétisé sous le Second Empire. Dès 1840, Daniel Rott, le propriétaire de l'hôtel de Paris, est autorisé à voûter une partie du fossé de la Sinne. A la même époque, les riverains du fossé demandent à faire élargir le chemin qui longeait la Sinne. En 1844, comme il l'a déjà été évoqué, Jean Romann de l'Hôtel du Lion Rouge fait reconstruire son hôtel et demande pour ce faire à la ville de reprendre l'alignement de la Porte de Bâle (dont c'est l'emplacement historique). En 1847, les propriétaires de la filature Koechlin-Dollfus & Frères acceptent de faire reculer l'emprise de leurs établissements. L'usine sera déplacée rue Lavoisier en 1865 (*Cf.* le grand mouvement d'industrialisation de ce secteur après la mise hors de crue du Nord de la ville après le percement du canal de l'Ill). En 1854, les travaux de l'église Saint Etienne vont accélérer la refonte urbaine du secteur. En 1859, l'hôtel de Paris fait faillite, les jardins, puis l'immeuble sont vendus, et la propriété morcelée. La Sinne est dès lors totalement voûtée derrière l'hôtel et le plan d'alignement modifié pour tenir compte du développement d'une nouvelle voirie en remplacement du fossé. La Ville décide de faire procéder au voûtage complet de la Sinne entre les Portes de Bâle et du Miroir. La Place de la Paix, en face de l'église Saint Etienne, voit son aménagement débuter en 1854. Elle ne sera achevée, avec l'avancement des travaux de voûtage de la Sinne, qu'en 1868. Dès lors, le quartier de la Sinne va s'intégrer naturellement au tissu urbain. Il restera, entre 1882 (décision du conseil municipal) et 1885 (ouverture officielle du passage) à percer le Passage de l'Hôtel de Ville en démolissant l'ancienne maison *Zum Paradies* (ancienne cave à vin municipale) et deux autres antiques maisons.

La perspective vers la Place de la Bourse permet de mentionner l'importance de la Société industrielle de Mulhouse (SIM) à cette époque. Son action est décisive à plus d'un titre dans le domaine industriel, bien entendu, puisqu'elle réalise les fonction d'un « cluster » en facilitant l'échange des données économiques, techniques et scientifiques au sein de ses membres et de très nombreux correspondants. La SIM va entre autres jouer un rôle déterminant dans la création des Cités ouvrières (Société mulhousienne des cités ouvrières en 1853), mais également d'écoles professionnelles de haut niveau, comme les deux écoles supérieures de tissage (1862) de filature (1864) et de commerce (1866). Cette dernière ne survivra pas au transfert de souveraineté de 1871 et a été, par l'intermédiaire d'Achille Penot, à l'origine de l'Ecole de commerce de Lyon. La SIM est également à l'origine de la création du Parc zoologique et botanique de Mulhouse en 1868, initialement rattaché au Cercle mulhousien fondé par Jules Siegfried.

La SIM a connu une très grave crise interne en 1860, avec la conclusion, gardée secrète, de l'accord de libre-échange entre l'Empire Français et le Royaume-Uni, dit Traité Cobden-Chevalier du 23 janvier 1860. Cet accord, largement inspiré par les thèses saint-simoniennes, a permis à la France de se développer au plan agricole et industriel et a favorisé les exportations dans des proportions majeures. Largement soutenu par les grands industriels de la SIM, libéraux et sûrs de leur puissance, le Traité a par contre été condamné très violemment par les représentants de la petite et moyenne industrie.

Autre élément structurant de Mulhouse sous le Second Empire, la Bourse, qui a donné son nom à la rue et au square du Nouveau Quartier (ex Charles X). La Bourse aux cotons était gérée par la Chambre de commerce. Lorsque Nicolas Koechlin, propriétaire de l'immeuble central de ce qui deviendra l'Hôtel de la Société industrielle, décide de l'affecter à un but d'intérêt général en l'offrant à la toute récente SIM (fondée en 1826), la Bourse aux cotons y sera transférée en 1828 et permettra à la Compagnie de tirer les loyers de la location du rez-de-chaussée. La Bourse de Mulhouse, qui drainait les opérations commerciales liées au coton pour une très vaste zone de chalandise, va affronter une crise sans précédent du fait de la Guerre de Sécession (1861-1865). A cette époque, les Etats-Unis produisent 80% du coton, essentiellement filé au Royaume-Uni. La flambée des prix provoque une crise industrielle, qui se résorbe progressivement avec le développement des autres pays producteurs, les Indes britanniques, l'Egypte (coton Jumel), le Brésil et la Caraïbe. Le cours du coton est multiplié par six et la crise modifie totalement les circuits d'approvisionnement. Les Mulhousiens, déjà présents en Algérie pour y introduire la culture du coton dans les années 1850 incitent également à l'émigration alsacienne, qui s'amplifiera avec l'option (1871-1872). En 1865, un négociant alsacien mais surtout DMC, importent la moitié du coton produit en Algérie, soit 500 tonnes. Le coton explique l'émigration alsacienne en Algérie dès les années 1850 et 1860, renforcée après la guerre franco-prussienne et les importants investissements des Dollfus, en particulier (Dollfusville, actuellement Amourah), mais également au Texas (Castroville) lieu de développement de la culture cotonnière au milieu du XIX^e siècle.

La maison où Alfred Dreyfus a grandi se situe au n°45 rue de la Sinne. Son père Raphaël Dreyfus l'a faite construire au début de l'urbanisation de la rue, puisque la famille quitte la rue du Sauvage en 1866. Raphaël Dreyfus débute dans le commerce de tissus imprimés, vers 1850, pour se lancer, en 1862 dans la filature. Il ouvre une usine sur la rue Lavoisier qui prospère rapidement. La maison, sans être ostentatoire, traduit bien l'aisance d'une famille d'industriels mulhousiens de l'époque. Si la fortune des Dreyfus est loin d'atteindre celle des familles implantées de longue date, elle n'en demeure pas

moins consistante. Il en sera d'ailleurs fait grief à Alfred Dreyfus, de manière indirecte dans les différents procès, mais de manière très violente dans la presse antisémite.

La rue de la Sinne se caractérise par une assez grande homogénéité, même si les périodes de constructions sont assez étalées. Un immeuble est antérieur au voûtage de la Sinne, à l'angle de la rue Auguste Wicky (1847). L'immeuble du n°12, l'ancienne Banque de Mulhouse (HSBC), date de 1883. Le n°40, est occupé par l'ancienne Banque d'Alsace-Lorraine (CIAL) érigé en 1891 et rehaussée d'un étage en 1926. Le fait de citer ces banques est un anachronisme voulu. Le Second Empire se caractérise par un phénomène de création, voire d'intégration monétaire, aussi déterminant pour l'économie européenne (et donc mondiale à l'époque) que peu connu. La grande crise agricole, industrielle et plus globalement économique et sociale des années 1846-1848, est bien entendu due à une suite de récoltes désastreuses. Elle l'est également par le fait que l'économie industrielle se développe globalement plus rapidement que la création de monnaie, essentiellement d'or, dans un système fondé sur la circulation d'espèces métalliques, à l'instar du Franc germinal (système bimétallique or / argent où 1 Franc vaut 5 grammes d'argent à 900 millièmes et 0,3225 grammes d'or à 900 millièmes). Or les « ruées vers l'or » de Californie (1848-1856) puis vers l'Australie (Etat du Victoria 1851-1870) vont permettre un fort développement de la masse monétaire métallique, indispensable à l'expansion économique, mais également, et paradoxalement, à une importante crise due à l'écart de la demande entre le cours des métaux, l'argent et l'or. Cette crise du bimétallisme va s'accroître avec la Guerre de Sécession, le système monétaire indien étant monométallique argent, (comme d'ailleurs en grande partie le système chinois et des Etats allemands avant 1870). Napoléon III va donc prôner un système monétaire européen, appelée Union Latine, et concrétisée par le Traité monétaire de 1865 entre la France, l'Italie, la Belgique et la Confédération helvétique, et en 1867 par le Royaume de Grèce. L'Union Latine a conclu des accords avec tous les Etats européens, à l'exception notable du Royaume-Uni, des Etats allemands (système monométallique et visées politiques de réunification de la Prusse), du Portugal et de la Scandinavie. L'accord prévoyait la limitation de la frappe et de la circulation des monnaies divisionnaires en argent, la libre circulation des pièces en or et de cinq Francs en argent, ainsi que le change fixe pour les devises des Etats ayant souscrit un accord. Ce système préfigurait en quelque sorte l'Union monétaire qui a donné naissance à l'Euro.

Si l'industrie mulhousienne a pleinement profité de l'ouverture du marché suite à l'accord de libre-échange avec le Royaume-Uni (1860) et du développement de la masse monétaire métallique, puis fiduciaire (développement des prêts bancaires, modification du droit des sociétés sous le Second Empire), les industriels mulhousiens n'ont pas développé de banques de guichet durant cette période, mais ont tiré les leçons des deux grandes crises précédentes. En 1828, grande crise de surproduction, les entrepôts étaient pleins, mais les entreprises mulhousiennes n'avaient plus de liquidités. Elles ont réussi à sortir de la crise en empruntant aux grandes banques d'affaires parisiennes, les banquiers bâlois ne pouvant pas assurer un crédit suffisant. En 1848, la situation est proche du collapse, et les industriels mulhousiens décident de créer un comptoir national d'escompte, qui pourra rendre liquide les titres émis par les entreprises. La Banque de France, possède comptoir installé à Mulhouse depuis 1844, qu'elle transforme en succursale en 1848. Celle-ci pouvait dès lors réescompter les papiers émis et contresignés par le comptoir d'escompte. En 1848, quatre banques d'affaires étaient établies à Mulhouse, dont une dirigée par Charles Schlumberger et deux établissements suisses. En 1866, un sous-comptoir du commerce et de l'industrie est actif à Mulhouse, et ce jusqu'en 1870. Il opérait comme banque d'avance en nantissant

les marchandises (matières premières et produits finis), déposées au « magasin général », créé en 1848 suite à la parution d'un décret (12 mars 1848). La guerre de 1870 n'a pas, contrairement à la Révolution de février 1848, provoqué de panique financière à Mulhouse. Par contre, les industriels mulhousiens ont fondé, avec des banquiers bâlois, la Banque de Mulhouse en 1872. A la même époque apparaît la Banque d'Alsace et de Lorraine à Strasbourg.

Le théâtre municipal a été, lors de sa création, un établissement privé. En 1867 est créée une société par actions, destinée à offrir au public local un théâtre « digne de son importance industrielle ». Les plans seraient dus à l'architecte bernois de Rutté, très actif à Mulhouse à cette époque. La salle à l'italienne de 823 places est due à l'architecte parisien Philastre. Le bâtiment est inauguré en 1868. Dès 1872, la situation financière du théâtre est tellement dégradée qu'il est cédé à la ville. La cession définitive n'intervient qu'en 1876. Il devient, dès lors, le Théâtre municipal. Il a été agrandi à plusieurs reprises, en 1904, 1911 et 1913.

Le Parc Steinbach est constitué par la zone des fossés de l'ancienne Ville-République. Le terrain est cédé comme bien communal en 1798 et acquis par Paul Blech, manufacturier. Le terrain, aménagé en parc s'étend alors depuis l'angle de la rue de la Sinne jusqu'à la rue des Fleurs. La famille Steinbach acquiert ce qui reste du parc vers 1860, en y adjoignant la maison Vetter, l'actuel Musée des Beaux-Arts, qui date des années 1780. En 1893, Georges Steinbach, dernier héritier en ligne directe, décède. Ses héritiers, en premier chef Alfred Engel, font don de la maison et d'une partie du jardin Blech en 1894, qui devient pour la circonstance Parc Steinbach, à la Ville. Le legs est néanmoins conditionné au fait que la Ville mette la maison à la disposition de la Société industrielle dans un but d'utilité publique. A l'époque, la maison a été aménagée en Musée technologique, qui a précédé le Musée de l'impression sur étoffes.

La rue Lamartine est percée en 1869. Elle permet d'accéder à l'avenue Clemenceau, anciennement petite route de Brunstatt, puis rue d'Altkirch. L'avenue Clemenceau était un secteur de villas, construites dans les années 1830 à 1840. La rue traverse en partie l'importante propriété de la famille Koechlin-Dollfus.

La rue Magenta permet d'admirer le chevet de l'église Saint Etienne dans le style des églises gothiques du XIII^e siècle, sans doute la partie la plus réussie de l'édifice. Percée en 1856 (rue de la Charité) elle est rebaptisée rue Magenta en 1860 pour célébrer la victoire des troupes franco-piémontaises du 4 juin 1859 et leur ouvre les portes de Milan. La portion de rue à l'arrière de l'église (1855-1860) est constituée en lotissement. Les maisons en appartements correspondent à un secteur de moyenne bourgeoisie catholique, essentiellement active dans les milieux du commerce, de la banque, de l'administration et de l'industrie.

La villa Vaucher-Lacroix est représentative des demeures bourgeoises de la haute bourgeoisie mulhousienne du Second Empire. On pourra la comparer avec celle, encore plus fastueuse d'Edouard Schwartz-Koechlin (l'Ermitage, qui d'après Emile Boissière aurait coûté un million de Francs), qui est due au même architecte, déjà rencontré au théâtre, le Bernois de Rutté. L'actuel service municipal d'hygiène de la Ville de Mulhouse date de 1867. Edouard Vaucher (1801-1874), originaire de Neuchâtel, était négociant en tissus, commissionnaire et exerçait également l'activité bancaire de prêt sur marchandises, le nantissement, également appelé warrant. La Société qu'il a fondée deviendra en 1900 la Société anonyme d'industrie cotonnière, plus connue sous le sigle

de SAIC. Le siège des Etablissements Vaucher était situé non loin de là, à l'angle de l'avenue Clemenceau. L'endroit est stratégique, à proximité du port (l'ancien bassin) et de ses magasins de douanes, puis du magasin général où étaient stockées les marchandises déposées en garantie, mais également des entreprises de roulage (le transport par voitures à chevaux) de la rue du Manège, puis de la station de chemin de fer. Son gendre, Camille de Lacroix, lui succède et habite la maison jusqu'à son décès en 1924. L'immeuble est racheté par la Ville en 1951. Le parc de la maison Vaucher-Lacroix était plus vaste que de nos jours. Le terrain sur lequel étaient construites les dépendances a été vendu en 1964 pour laisser la place à la résidence « Plein Soleil ».

L'Ecole des Frères de la doctrine chrétienne (Matzenheim) ouvre en 1865 à l'angle de la rue de la Porte du Miroir et de la rue de la Sinne. Le secteur, marqué par la construction de l'église Saint Etienne, devient progressivement symboliquement le quartier catholique « bourgeois » de la ville. L'Ecole des Frères est transférée dans l'enceinte des usines DMC en 1973. L'ancienne école des Frères est démolie en 1981 et laisse la place à la résidence « Les Terrasses du Miroir » en 1992.

L'église Saint-Etienne voit sa première pierre posée en août 1855. Le projet d'une nouvelle église catholique, pour remplacer l'ancienne église des Franciscains rendue à ce culte en 1804 (l'actuelle église Sainte-Marie) remonte à 1841. L'important accroissement de la population catholique rendait la construction d'une nouvelle église indispensable. Néanmoins, le projet a tardé à se concrétiser et le secteur de la Sinne, non aménagé à l'époque, abandonné pour un autre (rue du Manège actuelle). De leur côté, les catholiques ne restent pas inactifs et collectent des fonds. Le terrain de la Sinne est finalement acquis par la Ville en 1851 et le projet lancé. Les travaux débutent en 1855 et la messe solennelle célébrée le 19 août 1860. Les comptes définitifs ont été arrêtés en 1864 pour un montant total de 723 782 Francs (devis initial de 330 000 Francs). J.-B. Schacre a été inspiré par les cathédrales françaises du XII^{ème} siècle, à l'instar de celle de Noyon, si l'on excepte le chevet, déjà cité.

La place de la Paix a été aménagée entre 1854 et 1868, au gré de l'avancement des travaux de voûtage de la Sinne. Il faut noter le fait, important au niveau sociologique, que l'église Saint Etienne s'ouvre sur un large parvis prolongé par une place. Lors de la construction de l'église de la Cité (1881 – 1883), Saint Joseph, c'est le parti inverse qui sera pris. Entre temps se sera déroulée la grève générale de 1870 du 6 au 15 juillet et la Commune de Paris. Il s'agit d'un mouvement général dans les établissements mulhousiens, motivé par l'augmentation du coût de la vie (récoltes difficiles en 1869) et des revendications portant sur la diminution de la durée du travail (12 heures par jour à 11 heures). La grève a été rendue possible par la loi Ollivier de 1864 qui autorise les mouvements collectifs dénués de violence, autrement dit une forme contenue du droit de grève. Autre élément décisif, la formation de l'Internationale socialiste en 1864, dont le 4^{ème} congrès a lieu à Bâle en 1869 et s'accompagne de grèves, chose inédite dans la région. Cette grève, très dure, fait comprendre au patronat mulhousien que le paternalisme social et moral ne suffisait plus à contrecarrer les aspirations d'un monde ouvrier, jusqu'alors docile, face aux théories socialistes. L'adhésion de l'anarchiste Bakounine à l'Internationale ouvrière en 1868 et son opposition frontale et radicale à Karl Marx n'arrangeront pas l'opinion des industriels (Cf. *Germinal* de Zola). L'ouvrier, « classe dangereuse » jusque-là, devient dès-lors une menace réelle. Le fait de supprimer tout espace de réunion publique devant l'église Saint Joseph, cœur du quartier populaire de la Cité, n'en devient que plus compréhensible. L'avènement du Reich wilhelminien viendra d'ailleurs miner ce qui restait de pouvoir politique à la bourgeoisie industrielle

mulhousienne. Le parti catholique, structuré autour de la lutte contre le Kulturkampf bismarckien, et l'intégration progressive des idées socialistes autour d'une social-démocratie allemande en plein développement, vont mettre fin au règne sans partage des « grandes familles » sur la ville.

La partie arrière de la place, côté rue du Mittelbach, était occupée par les halles métalliques construites entre 1864 et 1865 par l'architecte Nicolas Risler, sous l'impulsion de Jean Dollfus (DMC), sur initiative privée. A l'instar de ce qui était arrivé au théâtre, l'exploitation s'est avérée déficitaire et la Ville a racheté les halles. La halle était ouverte au lever du jour et fermait à 17h00 en été et à 20h00 en été. Outre les fruits et légumes, on y trouvait des épiciers, de la charcuterie, de la boucherie, des restaurants et même de la mercerie. Le vendredi, le poisson était vendu à la criée. La halle avait été construite à l'emplacement de la filature de coton Grosheintz & Hartmann (devenue Linck), installée en 1826 et totalement détruite par un incendie en 1860.

La rue de Lyon, à gauche de la place en tournant le dos à l'église, a été constituée en lotissement privé en 1846. Ce dispositif était très fréquent à Mulhouse (et ailleurs), à une époque où les règlements d'urbanisme se limitaient en grande partie à l'alignement. Encore ce dispositif ne concernait-il que les immeubles construits le long des voies publiques. La rue privée est dénommée « de Lyon » en 1850, puis cédée au domaine public en 1852. Elle reliait, à cette époque, le secteur industriel de la Porte du Miroir au centre historique, en passant par la filature Grosheintz & Hartmann, déjà citée. La construction des maisons de la rue est assez rapide. Si en 1850, seules les maisons des extrémités de la rue sont construites, l'espace se densifie rapidement, le quartier devenant particulièrement attractif avec le voûtage de la Sinne et l'aménagement de la place de la Paix. La population de la rue est représentative d'une classe ouvrière supérieure, constituée d'ouvriers spécialisés, mais également d'employés et d'artisans et petits commerçants. La rue débouche alors sur la filature de coton Naegely, construite en 1825 et l'une des plus importantes de la ville. L'usine est totalement détruite par un incendie en 1867, mais est reconstruite. La filature ne ferme ses portes qu'en 1961 et est démolie en 1969 pour laisser la place à un ensemble résidentiel.

La condition ouvrière est un sujet sensible à cette époque. Le Second Empire conserve le suffrage universel masculin introduit par la Révolution de 1848, mais le livret d'ouvrier, instauré en 1803, est toujours en usage. Ce livret rappelle le droit applicable en matière d'interdiction des coalitions ouvrières, mais également de droit civil applicable à l'emploi. L'employeur peut exiger le dépôt du livret. Il faut noter que les personnes dépourvues de livret d'ouvrier sont réputées être des vagabonds. A partir de 1854, le livret est désormais laissé dans les mains de l'ouvrier. Le délit de coalition est supprimé en 1864 (loi Ollivier sous l'Empire libéral, *Cf. supra*). La grève est tolérée, si elle n'est pas violente. Sous le Second Empire, un ouvrier travaille 12 heures par jour (13 heures jusqu'en 1848, 11 heures après la grande grève de juillet 1870), six jours sur sept, durant 300 jours par an en moyenne. Son gain journalier est très variable selon sa qualification et son emploi. A Mulhouse, un ouvrier de bon niveau gagne environ 3,50 Francs par jour, un manœuvre 1,50 Francs, un ouvrier très qualifié environ 5,00 Francs. Les femmes sont très mal rémunérées, entre 0,80 Franc et 1,50 Francs par jour. On peut donc considérer qu'en moyenne, un ouvrier gagne 3,00 Francs par jour, soit 900 Francs par an. D'après André Koechlin, dont les propos sont recueillis par Emile Boissière, « *André Koechlin comptait avec orgueil les millionnaires de l'ancienne petite république suisse. Quatre-vingt-sept ! Et il a ajouté, non sans plaisir : Strasbourg en a cinq ; banquiers et brasseurs représentent la fortune dans la capitale du Bas-Rhin : à Mulhouse, c'est la*

grande industrie ou le grand commerce (...) ». Un million de Francs représentait donc 1 111 années de salaire d'un ouvrier. A titre de comparaison, le SMIC net annuel est de 14 258 €, un million d'€ représente donc 70 années de salaire en 2018. Ces chiffres n'ont pas d'autre prétention que de mesurer l'écart de richesse relative à l'époque. Le fait que Mulhouse ait compté un millionnaire pour 600 habitant est tout aussi remarquable. Cela fait de la ville, au Second Empire, sans doute l'une des celles qui comptent le plus de millionnaires par habitant. L'image de « Mulhouse ville pauvre » est exacte en 2018, avec un taux de pauvreté (INSEE, chiffres 2014) de 32% (11,9% au niveau national, INSEE, chiffres 2014). Mulhouse, au Second Empire, était une ville prospère, si l'on excepte les périodes de grandes crises industrielles (1826-1830 ; 1846-1848 ; 1868-1872), mais avec des disparités de revenus et de richesses considérables.

Les industriels mulhousiens sont connus pour leur philanthropie paternaliste. Ils ont mis en place de nombreux dispositifs sociaux au cours du XIX^e siècle, et singulièrement durant le Second Empire. On pourra bien entendu rappeler les Cités Ouvrières (1853), mais également citer des initiatives moins connues, comme l'Association des femmes en couches. Jean Dollfus, patron de DMC a été à l'origine des Cités ouvrières. Il crée dans ses usines, en 1862, un dispositif de secours pour les ouvrières parturientes, leur évitant de revenir à l'atelier dès après l'accouchement, permettant également aux mères d'allaiter leurs enfants. Cet exemple est suivi par d'autres industriels qui fondent, en 1866, l'Association des femmes en couches. L'on doit au même Jean Dollfus la création de l'asile de nuit pour voyageurs pauvres (*Armenherberge*) de la rue des Rabbins (n° 4 et 6). Lorsqu'André Koechlin, alors maire de Mulhouse, fait déplacer l'Hospice de l'ancien couvent des clarisses à la manufacture, alors désaffectée Ferdinand Heilmann (rue Pierre et Marie Curie, une partie du bâtiment abrite l'actuelle mairie), les locaux de la rue des Rabbins deviennent à leur tour vacants. En 1848, une partie importante du terrain est vendu à la communauté israélite, qui y fait bâtir, en 1849, la Synagogue. Jean Dollfus profite de la vacuité de l'ancien bâtiment conventuel des clarisses pour acheter l'immeuble et le transformer, en 1859, en asile de nuit pour indigents. Ces derniers peuvent y séjourner une nuit et se voient accorder au matin du départ, obligatoire, un pécule de 20 centimes (à titre de comparaison, un repas complet au restaurant des Cités ouvrières coûtait 35 centimes en 1861). La dépense annuelle de l'établissement était de 4 000 à 4 500 Francs par an. Les héritiers de Jean Dollfus lèguent l'immeuble à la Ville en 1888.

La Synagogue a été dessinée par l'architecte voyer Jean-Baptiste Schacre, dont il a déjà été fait mention pour les deux Saint Etienne. En 1840, la ville comptait environ 1 500 israélites, essentiellement dans les milieux commerçants. Les travaux débutent en 1847 et l'édifice est inauguré le 13 décembre 1849.

A l'angle de la rue des Trois Rois (n° 23) était installée l'école primaire de la ville, construite en 1830 et ouverte le 17 octobre 1831. De neuf classes en 1836 (cinq de garçons, quatre de filles), l'établissement passe à 15 en 1842 (respectivement sept et huit). Une nouvelle école est construite en 1847 (l'école centrale, rue des Franciscains). Puis viennent les écoles Oberkampf (1861), de la rue Saint Michel (1863), et l'école Koechlin (1865). En 1868, la ville compte 56 classes et 3 215 élèves. Cela peut paraître peu, pour une ville de 60 000 habitants. Il faut néanmoins se replacer dans le contexte de l'époque avec une législation qui ne rendait pas l'enseignement primaire obligatoire. A titre d'indication, en 1875, avec une population équivalente à celle de 1868, la ville comptait une école de plus (l'école du Nordfeld, dont les travaux débutent en 1870 mais qui n'est achevée qu'en 1872), mais surtout 107 classes et 5 757 élève. L'enseignement

était devenu obligatoire dès 1871, même si beaucoup d'enfants d'ouvriers ne fréquentaient pas encore l'école. Le développement de l'enseignement scolaire et la construction de nombreuses écoles permettent de libérer l'immeuble, qui devient tribunal d'instance de 1878 à 1902. Il convient de rappeler que Mulhouse ne prend le rang de sous-préfecture que sous le Second Empire, en 1857. Auparavant, la ville ne disposait d'aucun statut administratif et dépendait de l'arrondissement d'Altkirch.

Le centre historique évolue relativement peu durant le Second Empire. Les marges sont touchées, mais le cœur de ville, si l'on excepte le réaménagement complet de la Place de l'Hôtel de Ville, reste à peu de chose près dans son état antérieur. Le fait le plus marquant de l'époque est celui de l'élargissement de la rue du Sauvage à la hauteur de la rue des Tondeurs en 1867. L'autre événement important concernant la restructuration du centre historique est la modification de la rue des Bouchers, intervenue en 1853 – 1854 à l'initiative d'Emile Dollfus et d'Elie Lantz. Les deux industriels ont racheté tous les immeubles du côté rue des Boulangers et ont procédé à l'élargissement de la rue en démolissant puis reconstruisant un ensemble cohérent d'immeubles. La rue de l'Arsenal, pour sa part, a été élargie en 1856, suite à une initiative privée approuvée par la Ville.

Frédéric Guthmann © MMXVIII